



**HAL**  
open science

**Polyphonie de voix et de langues - multi-culturalité dans  
la quête identitaire israélienne: S. Y. Agnon et Avot  
Yeshurun.**

Masha Itzhaki

► **To cite this version:**

Masha Itzhaki. Polyphonie de voix et de langues - multi-culturalité dans la quête identitaire israélienne: S. Y. Agnon et Avot Yeshurun.. 2016. hal-01429735

**HAL Id: hal-01429735**

**<https://hal.science/hal-01429735>**

Preprint submitted on 9 Jan 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Polyphonie de voix et de langues - multi-culturalité dans la quête identitaire israélienne : S. Y. Agnon et Avot Yeshurun. Masha Itzhaki (INALCO)

Quand un homme meurt, on dit qu'il s'est réuni à ses ancêtres  
Tant qu'il vit, ses ancêtres sont réunis en lui,  
Chaque cellule de son corps et de son âme représente  
L'un de ses milliers aïeux, depuis le commencement des  
générations.<sup>1</sup>

## I.

Binyamin Harshav, le célèbre chercheur de littératures yiddish et hébraïque, explique le phénomène du polylinguisme dans l'histoire juive<sup>2</sup> comme le résultat d'un mythe fondateur qui est, selon lui, bipolaire, lié tout à la fois à la nostalgie du berceau national, de la patrie, et aux conditions spécifiques qui accompagnent l'expulsion ou la fuite d'un pays. Il signale d'ailleurs à juste titre qu'Abraham lui-même avait été expulsé de sa patrie (לך לך מארצך) (וממולדתך) vers un nouveau pays, complètement inconnu, qui, avec le temps, est devenu la patrie du peuple d'Israël. Ce mythe fondateur pourrait ainsi englober la plupart des épisodes clés de l'histoire juive, non seulement la destruction du deuxième temple et la diaspora qui en résulte, mais aussi l'expulsion de l'Espagne médiévale en 1492 ou bien, dans le contexte contemporain et à titre d'exemple, l'expulsion des Juifs irakiens de leur pays d'origine vers le jeune État d'Israël.<sup>3</sup>

Le raisonnement postule que ce mythe fondateur est, selon lui, à l'origine du modèle multilingue caractéristique aux Juifs : l'expulsion, le départ volontaire ou la fuite se faisaient aussi dans le passage d'une langue à une autre ou, dans la plupart de cas, à plusieurs autres : en tant que minorité, les Juifs ont adopté la langue vernaculaire de la nouvelle région et la langue officielle du régime global, tout en gardant l'hébreu comme langue de la Bible, de la prière et de la communication épistolaire, aux côtés de l'araméen, la langue du Talmud. À cela s'ajoute la langue ou les langues du pays d'origine gravées dans la mémoire communautaire tout comme les dialectes juifs issus de la langue officielle (le yiddish allemand ou polonais, le judéo-espagnol et ainsi de suite).

En suivant cette logique, Harshav décrit la langue de État d'Israël, comme une structure à trois niveaux : au milieu – l'hébreu, la première langue nationale, celle de la loi, de l'administration, de l'éducation et surtout de l'identité nationale ; au-dessus, en premier rang, la métalangue qui est actuellement l'anglais, la langue des sciences, de la diplomatie et de la communication internationales, et puis, au-dessous, en troisième rang donc, les langues des immigrés et des minorités, le russe, l'arabe, le français, le yiddish et bien d'autres.

Pour consolider davantage la démarche d'Harshav et élargir son champ d'application, il me semble important d'ajouter deux remarques :

- D'une part, il va de soi que ce modèle de multilinguisme constitue un miroir reflétant les divers composants de la société dans laquelle il apparaît et qui, dans ce sens, peut (ou même doit) être considéré comme une couche obligatoire d'un modèle de multiculturalité.

---

<sup>1</sup> Yehuda Amichai, *Ouvert, fermé, ouvert*, 1998, p.112, (ma traduction)

<sup>2</sup> Voir son article "אינטרסקטואליות בספרות ובתרבות" "הפופיק והגלובוס, רב לשוניות בהסטוריה היהודית ובכפר הגלובלי" Tel-Aviv, 2012 (éd. Par M. Gluzman et O. Lubin)

<sup>3</sup> Harshav, dans son article ne parle que du judaïsme ashkénaze or, il me semble que ce modèle est tout à fait pertinent au judaïsme séfarade et oriental.

- D'autre part, le modèle multilingue, et donc multiculturel, en Israël constitue actuellement une alternative à l'ancien discours sioniste du « nouveau Juif » avec la négation de la diaspora comme base idéologique. Ce nouveau discours alternatif n'a vu le jour au sein de la société israélienne - et ce de façon progressive - qu'à partir des années 1970. Il s'agit d'une démarche identitaire visant à l'acceptation du passé en tant que partie intégrante du présent, seule clé capable d'ouvrir la voie à une intégration vraie et à une prise en compte honnête de l'autre dans un pays dont la raison d'être est basée depuis sa création sur l'immigration.

À la lumière de ces remarques, il s'agira ici d'aborder les oeuvres de Shmuel Yosef Agnon (né Czaczkes, Galicie 1888 – Jérusalem 1970, prix Nobel de littérature) et d'Avot Yeshurun (né Yehiel Perlemuter, Krasnystaw 1904 – Tel-Aviv 1992), l'un romancier et l'autre poète, deux figures clés de la littérature israélienne, en les envisageant en tant que précurseurs de cette démarche identitaire multiculturelle lente et complexe<sup>4</sup>. Tous les deux, l'un par la polyphonie des voix et l'autre par la polyphonie de langues, l'un par la narration et l'autre par la poésie, ont abordé la question du Juif multi-facette, autrement dit, non pas du « nouveau » Juif comme veut l'*ethos* sioniste du début de 20<sup>e</sup> siècle, mais plutôt du Juif « renouvelé », pour lequel la construction d'un nouveau « chez soi » implique nécessairement la sauvegarde de celui de la diaspora ; pour lequel l'acceptation d'une nouvelle identité ne peut se faire dans l'exclusion de l'ancienne.

## II.

Cinq des huit chapitres du roman de S. Y. Agnon *Dans le magasin de Monsieur Lublin* (בחנותו של מר לובלין) ont été publiés par l'auteur lui-même entre 1964 et 1966. L'œuvre entière a vu le jour pour la première fois à titre posthume en 1974, après un travail considérable d'Emuna Yaron, sa fille. Une nouvelle édition a été publiée en 2001, après une traduction en allemand parue à Leipzig en 1993 sous le titre *Herrn Lublins Laden*.

Cet ouvrage, relativement peu étudié<sup>5</sup>, peut être considéré comme une manifestation parfaite du dialogisme où, à travers les différents récits de personnages clés d'une part et les couches linguistiques diverses formées par l'hébreu, biblique et mishnique, l'araméen et un certain vocabulaire tiré de l'allemand et du yiddish de l'autre, surgit une identité à triple facette : celle du shtetl galicien, celle de la culture allemande raffinée d'avant-guerre et celle du sionisme. Une identité composée, certes, mais surtout menacée à jamais par la guerre - la Première Guerre mondiale selon le cadre réaliste du roman, la Guerre tout court sur le plan symbolique, signe d'une menace perpétuelle infligée à l'existence humaine comme à la vie juive.

Les critiques s'accordent à considérer ce roman, qui traite du séjour d'un jeune écrivain en Allemagne lors de la Grande Guerre, comme autobiographique. Il semble en effet que l'un de ses objectifs soit la mise en valeur, sur le plan économique et culturel, du judaïsme allemand de l'époque ; un judaïsme occidental qui semble finalement avoir accepté - certes à

---

<sup>4</sup> Pour une lecture supplémentaire voir Hannan Hever, *Producing the Modern Hebrew Canon, Nation Building and Minority Discourse*, New-York and London, New York University Press, 2002.

<sup>5</sup> Même Dan Laor, dans son ouvrage monumental *La vie d'Agnon* (Schoken, 1998) qui comporte ~700pp. n'en parle que en deux pages (535 à 537). A signaler tout de même un article de Detlef Müller in *Agnon and Germany – The Presence of the German World in the Writings of S.Y. Agnon*, Bar-Ilan 2010.

sa façon - le judaïsme d'Europe de l'Est et le hassidisme<sup>6</sup>. Or, les représentants les plus célèbres de cette tendance - Franz Rosenzweig, Martin Buber, Gershom Scholem - sont tous des admirateurs du jeune auteur, de même que G. Schoken, devenu le mécène d'Agnon et son éditeur<sup>7</sup> : outre cette longue période vécue en Allemagne entre 1908 et 1924, Agnon est retourné à Leipzig en 1930, après son installation définitive à Jérusalem, pour travailler à l'imprimerie Drugulin l'édition complète de ses écrits, éditée par Schoken. Il y séjourna six mois.

L'intérêt historico-biographique que présente cet ouvrage a éveillé l'intérêt de plusieurs écrivains. Il trouve une première illustration dans un article de David Assaf<sup>8</sup> qui, lors d'un séjour à Leipzig à l'Institut Dubnow en 2013, est parti à la recherche de la rue Böttcher, emplacement supposé du magasin du roman, mais aussi de la dite imprimerie, où se trouve désormais un musée. Puis, après un séjour dans le même institut, l'auteur Haïm Beer a à son tour cartographié les lieux caractéristiques du roman d'Agnon. On en trouve la trace dans *Leurs rêves nouveaux*, son dernier livre paru en 2014<sup>9</sup>, où cette enquête personnelle se trouve insérée de façon un peu artificielle, par le biais d'un personnage secondaire, un chercheur israélien qui passe une année sabbatique dans cette ville.

En effet, le cadre spatial du roman porte un réel intérêt historique, lié au séjour de l'auteur sur place lors de sa jeunesse, mais plus encore, il est chargé d'un sens symbolique. Tout au long du roman, le narrateur se présente comme un homme relativement jeune, natif de Galicie et venu de Jérusalem, contraint de rester en Allemagne à cause de la guerre — la biographie du narrateur correspond donc en tous points à l'histoire personnelle de l'écrivain Agnon, si l'on omet que celui-ci ne venait pas de Jérusalem mais de Jaffa, lors de son arrivée en Allemagne. Le narrateur ne bouge pas du magasin de Monsieur Lublin, « self made man » originaire de la même ville de Galicie, arrivé à Leipzig alors qu'il était enfant et aujourd'hui bien intégré dans la société allemande, et propriétaire d'une cour avec sept magasins construits à l'ancienne dans le quartier du marché. Outre le bureau, l'entrepôt et le magasin de M. Lublin, il y a encore quatre anciens magasins où rien n'a été changé depuis de centaines des années. Leurs quatre locataires sont des vieillards allemands : Joakhim Herman Weizelrudeh, vendeur des ustensiles de cuisine dont personne n'a besoin ; Getz Weigel, rémouleur, Yakoub Weinwaurzel, artisan de ceintures en cuire passant son temps à lire la Bible protestante et Adam Izbeh, artisan de masques et marionnettes dont le magasin était jadis un paradis pour enfants mais actuellement, en ces temps de guerre, — totalement vide, dépourvu de toute chose à vendre.

La scène se déroule en vendredi, le patron a dû sortir pour ses affaires et le jeune homme lui a promis de rester sur place pour que l'endroit, un lieu de commerce, reste ouvert comme veut l'usage. Assis pendant des heures dans cette boutique et n'ayant, comme il le dit, rien d'autre à faire, il nous fait écouter les diverses histoires de ses connaissances à Leipzig, à commencer par M. Lublin lui-même. Celui-ci incarne la réussite commerciale et personnelle d'un gamin arrivé les mains vides de Galicie, l'exemple parfait d'un Juif immigré de l'Est mais bien intégré et bien aimé par la société allemande. Son secret pour y arriver était de conserver les anciens magasins, de ne pas déranger ses vieux locataires et de ne pas détruire des habitations ou des bâtiments solidement enracinés dans le paysage urbain dans le seul but d'obtenir un profit immobilier. Ce respect de ce qui avait été établi avant lui, ses qualités lorsqu'il s'agissait de conclure ses affaires, lui firent gagner le respect de cette société allemande et lui ouvrirent toutes les portes. De fait, son histoire, narrée la première, nous

---

<sup>6</sup> La jeune Agnon était, lui-aussi, victime du rejet du « Ostjude » par la famille de sa fiancée, issue de la bourgeoisie berlinoise.

<sup>7</sup> Voir : Laor D., « Agnon en Allemagne », *Ha-aretz*, 26.07.2001

<sup>8</sup> Dans son blog « 'Oneg shabbat » du 11.7.2014 ; (<http://onegshabbat.blogspot.fr/2014/07/blog-post>)

<sup>9</sup> 2014 עם עובד חלומותיהם החדשים.

dévoile déjà le noyau symbolique et idéologique du roman : il n'est pas besoin de détruire le passé pour construire un présent ; au contraire, il faut « faire avec », autrement dit, en s'y intégrant.

Le passé est aussi raconté par les différentes voix des artisans à l'ancienne, les vieux locataires de M. Lublin. Ils représentent le savoir-faire artisanal en train de disparaître. Parmi eux, deux exemples se détachent. Tout d'abord, Yakoub Weinwaurzel, l'artisan de ceintures en cuir et plus encore le fidèle lecteur de la Bible en allemand qui cherche à mieux comprendre les textes anciens tout au long de la journée, est remarquable. Personnage tragique incarnant la figure biblique de Job, il demande au narrateur de lui lire des extraits bibliques en hébreu à voix haute ou bien de lui copier des phrases en cette langue qu'il considère comme sacrée entre toutes. Le jeune homme n'ose pas lui raconter que cette même langue qu'il croit si sacrée est une langue parlée quotidiennement en Palestine... L'histoire de Yakoub est donc la seule à être racontée en hébreu biblique émaillée de versets cités à la lettre.

Suit le personnage d'Adam Isba, dont la boutique, qui était auparavant un univers rêvé de jouets et de marionnettes, un espace légendaire plein de joie et de rires, une source de bonheur pour les enfants et leurs mères, s'est désormais muée en espace définitivement vide et silencieux : les enfants meurent à la guerre et les mères les pleurent. Sa voix à lui se mêle aux voix de Mme Zalsmann, la patronne juive très généreuse d'un café à l'allemande dont l'enfant est mort et de son mari, Bear (Bernard) Zalseman qui, malgré ses yeux blues et sa tournure d'Européen, renonce une fois par an à ce rôle pour endosser ses habits de hassid et rejoindre la cour de son Rabbi. Aussi, la librairie de M. Marius et fils raconte les intellectuels allemands et surtout le Wissenschaft et ainsi de suite.

Toutes ces voix se mêlent, se coupent, se suivent, chacune avec son histoire, son style et ses légendes, chacune représente un univers différent, et le jeune narrateur, toujours assis dans le magasin de M. Lublin, fonctionne comme le chef de l'orchestre...

Cependant, dans le dernier chapitre, publié par Agnon lui-même en 1966, quatre ans avant sa mort, c'est Yaacov Stern, un notable de la ville natale galicienne du narrateur, qui monte en scène. M. Stern, qui n'avait jamais quitté sa ville natale, mémoire vivante de ce lieu, de ses histoires et de ses habitants, étant la source la plus fiable de toutes les anecdotes historiques depuis au moins dix générations, se trouve tout d'un coup affaibli et fatigué, assis sur une chaise face au narrateur dans le magasin à Leipzig. Figure presque irréaliste, et comme tirée d'un cauchemar du narrateur, il apparaît immobile et muet, son chapeau sur les genoux, le front ridé. C'est dès lors le narrateur, affolé, qui parle... Il parle du passé, de la ville, de la famille de M. Stern, des grands savants de la ville, raconte l'histoire magique du cimetière, s'arrête et attend une réaction de la part de son visiteur, mais celui-ci est en train de se replier sur lui-même. Le jeune homme parle donc de l'avenir, de la fin de la guerre, de la future construction de l'université hébraïque à Jérusalem, de sa langue d'enseignement, l'hébreu. Plus il parle, plus M. Stern se plie, plus sa tête retombe, plus ses épaules s'affaissent sous son visage sillonné de rides couleur de terre, puis, au moment où le narrateur, ~~qui parle toujours et sans cesse~~ intarissable ?, l'invite à sortir du magasin pour préparer le shabbat, il disparaît... il n'en reste que sa cigarette... comme s'il s'évaporait. Autrement dit, tout ce qui reste de lui est la fumée...

Le sens symbolique est très fort et évoque la Shoah : personne n'est de retour, ni M. Lublin, le Juif intégré dans la vie des allemands, ni M. Stern, l'incarnation-même du judaïsme galicien. Seul le narrateur est là, assis toujours dans la boutique, ce jeune homme qui, via les différentes voix de la narration, absorbe en lui toutes les couches composant son identité multiple. Il absorbe en lui le passé, la sagesse juive, les mythes et les légendes, la culture allemande d'avant-guerre, lui, le jeune au regard tourné vers l'avenir, lui le rescapé de toutes ces guerres... qui parle de l'hébreu vivant et de la nouvelle université.

Dans ce roman, Agnon, d'un âge déjà avancé, mène à sa façon un dialogue très particulier avec le passé, il le respecte, l'assume et l'accepte pour rendre possible la construction d'un avenir pour le Juif renouvelé<sup>10</sup>.

### III.

Le premier recueil des poèmes d'Avot Yeshurun a vu le jour en 1942, alors qu'il avait déjà quarante ans<sup>11</sup>. Dans ces poèmes, il exprime la rencontre d'un jeune homme avec sa nouvelle patrie, la Palestine, et avec le modèle du bédouin, tant admiré par les jeunes immigrés juifs, les *Halutzim*. Or, entre 1942 et 1949 il n'écrivit plus rien. Il lui fallut plusieurs années après la Shoah pour trouver de nouveau sa langue et sa poésie.

En 1952 il publie dans le journal Haaretz le célèbre poème על כוכים (« Pessah sur les niches »). Dans ce texte, Yeshurun crée une polyphonie de langues, en utilisant son hébreu, celui de la troisième aliya comportant des mots en yiddish et des expressions en arabe. Il y parle avec peine de la disparition des paysans arabes, issus du modèle du bédouin biblique, du paysage israélien d'après 1948 en faisant appel à la destruction totale de Juifs de Poyland (la Pologne) et à l'oubli du yandes, un terme en yiddish signifiant la conscience, la compassion et la moralité juives. A la différence des nouvelles de S. Yizhar traitant du même thème, Le prisonnier (השבוי) ou Hirbet Hiz'e (חרבת חזעה), les deux parues dès 1949<sup>12</sup>, ce poème a été violemment critiqué, lu comme une menace à l'égard de l'*ethos* sioniste des années cinquante. ~~A ce contexte dit~~ Ce contexte inspire le poète Meir Vizeltir en 2002 : « aujourd'hui chacun parle des palestiniens, mais qui l'a fait tout de suite après la création de l'État, quand les blessures étaient encore ouvertes<sup>13</sup> ? »

Or, ce qui a servi à l'époque de prétexte au rejet et à la critique violente du poème était sa langue, puisqu'il s'agissait d'une des premières parutions de la polyphonie linguistique dans la poésie israélienne, un mélange d'hébreu, d'araméen, du yiddish et d'arabe : « la forte critique de ce texte est, en premier lieu, le résultat de sa langue étrange et incompréhensible », indique la chercheuse Ida Tzurit dans la biographie du poète. C'est seulement après cette « analyse » linguistique qu'elle admet que l'identification du poète avec la souffrance de la population palestinienne expulsée a provoqué une réticence parmi son lectorat israélien<sup>14</sup>. En d'autres termes, Yeshurun, peu de temps après 1948, rejette le discours officiel du mythe sioniste exprimé en hébreu pur, la langue officielle, et propose une autre vision qui offre sa place non seulement au monde yiddish disparu mais aussi à la souffrance des Palestiniens, non seulement à travers le contenu de ses propos mais aussi et surtout par le triple mélange linguistique qui est, à ses yeux, la vraie carte identitaire de son nouveau pays. Il faudrait attendre encore deux décennies pour qu'il soit considéré comme l'un de piliers de la poésie israélienne par M. Perri et le groupe Siman Keriah (סימן קריאה)<sup>15</sup>.

Exactement au même moment où Agnon publie certains chapitres du Magasin de M. Lublin, en mars 1965, Avot Yeshurun déclare dans un entretien avec l'écrivaine Rachel Eitan<sup>16</sup> :

<sup>10</sup> Dans ce sens il faut considérer ce roman comme une œuvre majeure d'Agnon traitant de la Shoah.

<sup>11</sup> על חוכמות דרכים, *On the Wisdom of Roads*, Machbarot Lesifrut, Tel-Aviv, 1942.

<sup>12</sup> Sifriat Po'alim, 1949.

<sup>13</sup> *Haaretz*, 30.5.2002

<sup>14</sup> *La poésie du noble sauvage*, Ha-Kibboutz ha-me'uhad, Tel Aviv 1995, p. 160

<sup>15</sup> Surtout, après la parution en 1974, après la guerre de Kippour, du recueil שבר סורי אפריקני (Tel-Aviv, Siman Keriah). Voir en français : *La Faille syro-africaine*, traduit de l'hébreu, édité et préfacé par Bee Formentelli, Actes Sud, Paris 2006

<sup>16</sup> *Haaretz*, 19.3.1965, republié le 25.10.2012. Ma traduction.

Pour moi, il est évident que si la Shoah n'avait pas eu lieu, les Juifs polonais auraient pu devenir volontairement trilingues : yiddish, hébreu et polonais. » Puis, en ce qui concerne son arrivée en Palestine : « Et moi, au début je me suis forcé de changer la langue de ma vie (la langue de mes amours, de mes colères, de mes larmes) pour une langue nouvelle. Souvent je me suis demandé : 'attend, en quelle langue penses-tu ?' Même dans mes rêves j'avais peur de parler en yiddish. Je me suis calmé qu'après avoir tout traduit en hébreu... Peu à peu j'ai appris à absorber les deux langues l'une dans l'autre pour en créer la mienne, ma langue poétique personnelle.

C'est dans les années 1980 dans un entretien avec sa fille, Hilit, rédactrice de la revue *Hadarim*, qu'il définit sa langue comme un individu vivant<sup>17</sup> :

Mon hébreu est une personne, elle n'est pas une langue. - - - Mon hébreu est une personne qui vit ici, au pays, maintenant ; elle est obligée de vivre et elle vit cette obligation. Elle n'est pas l'hébreu, elle est yiddish, elle est polonais, elle est aussi hébreu. Elle est tout ce que j'ai accumulé en route. Le yiddish me manque, j'ai un trou dans mon âme ; je n'écris pas en yiddish car je n'en ai pas. Pour calmer ce manque d'expressivité ce trou se remplit d'expressions, de signes, de points ... Ce n'est peut-être pas l'hébreu, c'est peut être un homme qui vit ici et qui se promène dans les rues. ---- Mon hébreu est revêtu de ses propres vêtements et il a de quoi dire. (p. 208)

Et puis, il explique :

L'hébreu est sans conteste une langue royale du pays d'Israël. On ne saurait en aucun cas ignorer ses droits à l'existence. Mais, elle vit aussi pour la mémoire du yiddish, ce n'est pas qu'une question de langue mais plutôt un piano à plusieurs claviers. [D'ailleurs, il utilise le mot yiddish קלוייש et non pas le mot hébraïque קלידים, MI]. Qu'est-ce qu'une langue ? Une langue c'est un peuple, un peuple qui existait. Ces mots appartenaient au peuple, à nos ancêtres, à nos frères, à nos Juifs. Je traite de la langue de la même façon que je traite du pays : Israël est le pays du peuple juif mais on n'a pas le droit d'oublier que ces terres étaient aussi les terres d'un autre peuple, et on n'a pas non plus le droit d'oublier cette belle langue qui était celle de notre peuple.

Et il ajoute : « Je parle du peuple juif dans sa totalité, et il en va de même pour le judéo-espagnol et l'arabe mais de façon différente, car nous avons nous-mêmes coupé le yiddish de notre bouche. » (P. 229)

Dans un article publié dans YOD en 2009, la spécialiste de la poésie israélienne, Ruth Kartonn Blum parle d'Avot Yeshurun en disant :

Yeshurun n'hésitait pas à insérer intégralement dans ses poèmes la langue des autres – l'arabe, le yiddish – pour restituer leur voix. Aujourd'hui, de jeunes poètes s'inscrivent dans cette ligne poétique en revenant au yiddish et à l'arabe, autant de consciences façonnées sur fond d'expériences d'immigration, et de tentatives de se rapprocher de la culture familiale d'origine. La cassure biographique et culturelle provoquée par la migration constitue le point de départ de nombreux poètes, qu'ils soient d'origine orientale ou qu'ils appartiennent à la 2<sup>e</sup> génération des rescapés de la Shoah<sup>18</sup>.

Sur le plan factuel on ne peut qu'être d'accord avec elle. On trouve de plus en plus d'insertions de mots et d'expressions étrangers, que ce soit en arabe, en yiddish, en judéo-espagnol ou en russe et en anglais, dans des textes poétiques et narratifs contemporains. Pourtant, il me semble qu'une distinction s'impose concernant la volonté de restituer la voix de l'autre : c'est le cas, certes, quand il s'agit de la question palestinienne (voir certains

---

<sup>17</sup> Première version publiée dans *Hadarim* 3, 1982 ; version complète dans : אידן נקרא אבות ישורון, éd. L. Lahman, Tel Aviv, 2011, p. 221.

<sup>18</sup> Voir : Ruth Kartonn Blum, « La poésie israélienne aujourd'hui », YOD n° 14, Paris, 2009.

poèmes de Almog Behar, ou, plus encore d'A. B. Yehoshua dans *La fiancée libératrice*) mais non dans la poésie d'Avot Yeshurun. Dans son cas (et, me semble-t-il dans le cas du yiddish en général) on ne donne pas la voix aux autres, mais on est dans la quête de sa propre voix, de la voix correcte qui peut transmettre un ensemble identitaire.

La polyphonie de langues chez Yeshurun et le dialogisme entre instances narratives chez Agnon constituent des outils pour construire poétiquement une structure identitaire profonde à plusieurs couches, une structure identitaire multiculturelle, juive et israélienne à la fois, qui est enfin en train d'être acceptée en tant que telle, après une rupture longue et douloureuse.

Achevons donc cette lecture polyphonique par un poème en prose tiré du recueil *השבר הסורי אפריקני (La Faille syro-africaine)*, paru en 1974, et qui, me semble-t-il, résume à merveille cette perception d'une identité à couches multiples caractéristique de la société israélienne et des Juifs renouvelés :

פקלאות  
המקומות שהיינו, הבתים שראינו, האנשים הקרובים, הולכים אחרינו, בסמוי. וכך קרה שבתל אביב הלכה אחרי  
העיירה שממנה באתי. העיר תל אביב מקבלת זאת בהבנה, היא הבינה שאוהבים בה רחובות ופינות שונות, המזכירים  
את העבר, וכאשר הורסים בית ישן, אוי זה לא טוב. תל אביב עיר בקדש.

פעקאלאך

Les lieux où nous étions, les maisons que nous voyions, nos proches, nous suivent en cachette. C'est ainsi que ma petite ville natale m'a suivie à Tel-Aviv. La ville de Tel-Aviv l'accepte avec compréhension. Elle a compris que ce qu'on aime en elle ce sont les différentes rues, les coins, qui rappellent le passé, et quand on détruit une vieille maison, oh, ce n'est pas bon. Tel-Aviv, la ville sainte<sup>19</sup>.

## Bibliographie

### Sources :

AGNON, S. Y., Dans le magasin de Monsieur Lublin (בחנותו של מר לובלין), Schoken, Jérusalem & Tel-Aviv, 1974. (en hébreu)

AMICHAI, Yehuda, Ouvert, fermé, ouvert ( , Schoken, Jérusalem & Tel-Aviv, 1998, (en hébreu).

YESHURUN, Avot, *Milvadata*, Anthologie 1934 à 1991, éd. Hilit Yeshurun et Lilakh Lahman, Tel-Aviv 2009 (en hébreu).

YESHURUN, Avot, : *La Faille syro-africaine*, Traduits de l'hébreu, édités et préfacés par Bee Formentelli, Actes Sud, Paris 2006.

### Etudes :

ASSAF, David, « 'Oneg shabbat » du 11.7.2014 ; (<http://onegshabbat.blogspot.fr/2014/07/blog-post>)

MULLER Detlef, « Paralysis during Transformation: The Representation of German

---

<sup>19</sup> Voir : *Milvadata*, Anthologie 1934 à 1991, éd. Hilit Yeshurun et Lilakh Lahman, Tel-Aviv 2009, p. 108. La traduction est la mienne (MI).

Characters in Agnon's Novel *In Mister Lublin's Store*", in: Agnon and Germany – The Presence of the German World in the Writings of S.Y. Agnon, dir. BEKER H. Y. & WEISS H., Bar-Ilan Press, Ramat-Gan, 2010.

EITAN, Rachel, « Entretien avec Avot Yeshurun », Haaretz, 19.3.1965, re-publié le 25.10.2012 (en hébreu)

HARSHAV, Binyamin, "רב לשוניות בהסטוריה היהודית ובכפר הגלובלי, הפופיק והגלובוס" dans אינטרסקטואליות בספרות ובתרבות, (éd. Par M. Gluzman et O. Lubin), Tel-Aviv, 2012 (en hébreu).

HEVER, Hanan, Producing the Modern Hebrew Canon, Nation Building and Minority Discourse (New-York and London: New York University Press, 2002.

KARTOON BLUM, Ruth, « La poésie israélienne aujourd'hui », YOD n° 14, Paris, 2009.

LAHMAN, Lilakh (éd), איך נקרא אבות ישורון (Comment lire Avot Yeshurun), Ha-kibboutz ha-meuhad, Tel Aviv, 2011, (en hébreu).

LAOR, Dan, חיי עגנון (La vie d'Agnon ) Schoken, Jérusalem & Tel-Aviv, 1998, (en hébreu).

LAOR, Dan, « עגנון בגרמניה (Agnon en Allemagne) », Ha-aretz, 26.07.2001.

TZURIT Ida, La poésie du noble sauvage, Ha-Kibboutz ha-me'uhad, Tel Aviv 1995, (en hébreu).